

L'auteur du texte ci-dessous a été, semble t-il, conquis par la beauté de la région des Corbières qu'il décrit de façon « *rafraîchissante* ». Distillées çà et là entre ses descriptions des lieux, quelques légendes locales, dont celle du trésor de Blanchefort, reprise de Labouisse-Rochefort dont le *Voyage à Rennes-les-Bains* est paru quelques années plus tôt, viennent agrémente un récit savoureux. Le trésor de Blanchefort, nous dit le narrateur, n'est pas gardé dans les ruines du château par le diable mais par une légion de lutins !

Le promeneur suit le courant de beaucoup d'historiens locaux du début du XIXème siècle qui voyaient en Rennes-les-Bains la possible localisation de l'ancienne cité de *Rhedae*. On trouve aussi dans son récit une belle histoire de berger ; une allusion aux gigantesques rochers du Bugarach dont *la singulière disposition a l'aspect des ruines d'une ville fortifiée* ; l'histoire de l'ermitage, près de Rennes-les-Bains, fondé par un ancien soldat de l'armée d'Égypte ; la légende de la reine Blanche de Bourbon etc. Bonne et agréable lecture.

J. Haldezos

Texte extrait de *l'Encyclopédie Théologique* publiée en 1849 par M. l'abbé Migne

---

#### LES CORBIÈRES (2).

Les Corbières forment un chaînon considérable des Pyrénées : elles courent du sud-ouest au nord-ouest, et se divisent en hautes et basses Corbières. Celles-ci s'étendent jusque près la montagne d'Alaric, au sud-est de Carcassonne, et sont bornées au sud par deux courants d'eau, la Bousane et l'Agly ; les premières prolongent leurs ramifications vers l'est, en s'approchant de la mer, et leur point le plus avancé est le cap de Leucate, célèbre par la bataille que les Français gagnèrent sur les Espagnols en 1637 ; puis elles vont se lier, dans le département de l'Hérault, aux montagnes de Saint-Pons, qui, de même que la montagne Noire, sont regardées comme faisant partie des Cévennes. La composition générale des Corbières est un calcaire compact appartenant au terrain de craie, et auquel s'unissent, sur plusieurs points, du calcaire de transition et quelques filons de houille. Cette formation est extrêmement riche en hippurites et en polypiers fossiles ; et c'est au sein de ce groupe qu'est situé l'établissement de Rennes-les-Bains, qui, à l'époque de la saison des eaux, attire surtout une grande affluence d'habitants du Languedoc, et devient aussi, communément, le point central d'où les naturalistes dirigent leurs explorations dans la contrée.

Suivant l'opinion de plusieurs historiens, le village de Rennes-les-Bains serait l'an-

flamme dont il parle provenaient d'une source de naphte.

(2) Ces fragments sont extraits de notre *Voyage dans les Pyrénées*.

cienne *Rheda*, qui donna son nom au comté de Razes (*comitatus Redensis*). Ce fait peut être contesté, mais ce qui est hors de doute, d'après les médailles romaines et autres monuments que le sol de Rennes fournit chaque jour aux explorateurs, c'est que son origine remonte au moins à l'époque de la domination romaine dans le midi de la Gaule. Pendant le moyen âge, les princes d'Aragon venaient souvent en ce lieu prendre les eaux. L'établissement de thermes postérieur à celui des Romains fut longtemps appelé Bains-de-Montferrand, du nom d'un village qu'on aperçoit à quelque distance, vers l'est, près du mont Cardon. Alors il n'y avait aucun logement aux sources, et les baigneurs faisaient une demi-lieue environ pour gagner le gîte qu'ils trouvaient à Montferrand, où il y avait aussi un château et une église. Le village actuel de Rennes est bâti entre deux chaînes de petits monts qui se dirigent du sud au nord; il est distribué d'une manière pittoresque, et divisé en deux parties par la Salz, rivière qui prend son nom d'une source salée dont les eaux viennent se réunir à elle un peu au delà du village.

Les bains de Rennes ont trois sources : la première est située sur la rive droite de la Salz, au village même; elle est renfermée dans un bâtiment assez spacieux où logent des baigneurs, et s'appelle le *Bain-Fort*. La seconde, qui porte le nom de *Bain-de-la-Reine*, est à dix minutes du village, sur la rive gauche et au bord de la rivière. A un kilomètre de là, et sur le grand chemin, au pied d'un côteau, est située la troisième que l'on appelle le *Bain-doux*. Le *Bain-Fort*, extrêmement chaud, contient du carbonate de fer, et le *Bain-Doux*, du gaz hydrogène sulfuré.

En traversant le village de Rennes, et en jetant un coup-d'œil dans l'intérieur des habitations, on voit de suite que bêtes et gens sont pour ainsi dire au même foyer, que les uns et les autres reposent à peu près sur la même litière. Cependant, le montagnard est là, sur ce fumier, comme l'avare sur son trésor. Cet engrais, qu'il amoncelle tant qu'il peut sous son toit, est le principe vivifiant de la culture qui doit pourvoir à ses besoins, et ce n'est même qu'avec beaucoup de zèle et de fatigue qu'il parvient à transporter ces précieux débris sur le champ qu'ils fertilisent. Non-seulement il faut qu'une mule, couverte de paniers, fasse de nombreux voyages pour vider l'étable, mais quelquefois encore elle ne peut arriver sur le lieu exploité, empêchée qu'elle est par d'infranchissables obstacles. Alors le conducteur la décharge de ses paniers, et c'est sur ses épaules ou sur sa tête à lui qu'il les place pour achever le trajet. L'activité, l'intelligence que l'agriculteur des montagnes déploie dans ses opérations, sont réellement admirables.

En sortant du village, du côté du *Bain-Fort*, et en suivant parallèlement la rivière, ou parcourt d'abord un sentier charmant

qui laisse le regret de sa courte durée. Ce sentier conduit à la source qui alimente la fontaine de Rennes, et au chemin de Montferrand. Une pente boisée, quelques prés, des masses de roches d'où sortent l'adante au vert feuillage et le polypode au fruit doré, des touffes de buis, de lavande, etc., voilà pour le côté sur lequel on se trouve. Au delà de la Salz, même coup d'œil gracieux : le village se groupe avec gentillesse sur le coin du tableau; puis la grande route se dessine en serpentant au pied de collines couvertes de chênes et de hêtres; elle fuit et va s'enfoncer avec la Salz au sein de plusieurs monts qui rapprochent leurs courbes vers un même point.

Lorsqu'on est parvenu à l'endroit où commencent les champs cultivés, on rencontre le chemin pierreux de Montferrand, et de ce point jusqu'à la bergerie qui se montre en face, on trouve de nombreux mollusques fossiles, tels que des térébratules, des gryphées, des cérites, des ammonites, des nautilus, etc., auxquelles se mêlent des oursins, des cyclolites et des madrépores. A Montferrand, on jouit de l'aspect du mont Cardon, qui jadis avait une mine exploitée de plomb sulfuré; et sur le versant opposé du village, existe une sorte de Thébaidé, plantée de hêtres, de chênes et de châtaigniers fort beaux. On suit alors le chemin pratiqué sur la crête où est bâti le village, et l'on arrive, après une demi-lieue de trajet, à une brèche moins imposante que celle de Roland, mais qui est là d'un assez bon effet. Cette déchirure donne entrée dans un vallon étroit et nu, et, en le traversant en ligne droite, on gagne le lac Barenç, qui s'annonce de loin par une terre verdoyante et quelques arbres à cime bien étalée. Ce lac occupe le milieu d'une espèce de cirque, et paraît avoir une grande profondeur. Son eau est transparente, d'une couleur vert-de-gris comme celle de la source de Vaucluse et de la source du Lez; et les circonstances physiques qui l'accompagnent ont beaucoup d'analogie avec les observations recueillies sur ces deux dernières sources. Par exemple, le lac Barenç offre cette circonstance particulière, c'est qu'il conserve presque toujours, même durant les plus grandes chaleurs de l'été, un niveau égal, et qu'il ne déborde, en hiver, qu'autant que des cours d'eau supérieurs à son bassin viennent s'y vider. Ce site est joli, et l'on croirait que l'art y est pour quelque chose, tant il y a de régularité dans les contours.

On sort de cette enceinte du côté opposé à celui par lequel on est entré, et l'on pénètre dans un bois d'une hauteur médiocre, mais assez touffu. A cinquante pas de cette sortie, et au milieu de la bruyère, on rencontre une excavation de 25 mètres à peu près de profondeur, sur 4 à 5 de diamètre. Cet affaïssement a eu lieu il y a peu d'années, et cette circonstance, jointe à un bruit souterrain que les bergers affirment entendre fréquemment, semblerait donner quelque autorité à l'assertion de ceux qui pensent que le bas-

sin du lac fat, dans des temps reculés, la bouche d'un volcan.

L'éboulement dont nous venons de parler a fourni un exemple de ces avertissements que le ciel paraît accorder quelquefois aux mortels. Sur l'emplacement même de l'excavation actuelle, un berger s'était endormi, ayant près de lui sa panière et son chien. Un gémissement prolongé de cet animal réveille tout à coup le berger, qui jette aussitôt les yeux sur ses brebis et s'aperçoit que quelques-unes ont dépassé la limite qu'elles ne doivent pas franchir. Mais alors, au lieu d'envoyer son fidèle compagnon pour rétablir l'ordre, comme il se contente de le faire habituellement, il se lève vivement et s'élanche vers son troupeau. Un second cri du chien l'oblige, presque au même instant, à tourner la tête, et il voit le sol s'abîmer à la même place qu'il vient de quitter. Sa panière, sa houlette furent englouties; mais le pauvre chien put aussi, d'un énorme bond, éviter le péril qui le menaçait.

Du bois on revient à Rennes par la montagne que l'on nomme *des Cornes*, parce que depuis son sommet jusqu'à sa base elle est formée d'une agglomération d'hippurites mêlés à d'autres corps marins, particulièrement des polypiers. Ces fossiles se montrent là en si grand nombre, qu'on ne sait où voir, que choisir; on pourrait emporter à charretées, même les échantillons les mieux conservés. Parmi les variétés d'hippurites que l'on ramasse dans cette localité, il en est une surtout fort remarquable par sa ressemblance avec le pied d'un bœuf et qui est fréquemment à l'état siliceux.

L'excursion aux sources salées est l'une des plus intéressantes que l'on puisse réaliser quand on se trouve à Rennes-les-Bains. A un kilomètre environ du village et en remontant la Salz, on arrive à la jonction des eaux de la rivière Salée et du torrent qui vient de Bugarach. C'est alors que ces eaux réunies prennent le nom de Salz. Sur la rive gauche de la rivière Salée s'élève une montagne dont l'un des côtés se prolonge aussi dans la direction de Bugarach, et sur le versant de laquelle sont superposés d'énormes quartiers de roches dont la singulière disposition a l'aspect des ruines d'une ville fortifiée. Ça et là, au milieu de ces rochers, sont de longues traînées d'une terre grisâtre comme de la cendre; elles indiquent les places où se faisaient anciennement des fouilles pour extraire du jayet, ce qui est confirmé par les débris de cette substance que l'on recueille dans cette terre grise, et qui sont mêlés à des morceaux d'ambre.

Les chemins qui bordent les deux rivières, surtout celle de Bugarach, sont frayés au milieu d'une sorte de chaos; ils se trouvent à une assez grande élévation au-dessus des courants; l'espace qui sépare les premiers des seconds est presque perpendiculaire, et cependant il est cultivé! En même temps qu'on s'étonne de la hardiesse et qu'on loue l'intelligence du cultivateur qui vient là répandre ses sueurs, on déplore la nécessité

qui l'oblige à exposer des instants si précieux, puisqu'il suffit d'un orage pour entraîner dans la rivière, et la terre qu'il a si laborieusement remuée, et la semence qu'il lui a confiée. La pente est tellement rapide, que l'ouvrier travaille à reculons, en se penchant vers la montagne et se maintenant dans cette position. Il construit aussi des murailles en pierres sèches qui retiennent un peu la terre; mais comme il apprécie parfaitement qu'avec une inclinaison si prononcée, la digue qu'il oppose sera d'une bien faible résistance s'il y a un fort courant d'eau, il dresse cette barrière d'une façon très-imparfaite, et semble s'en rapporter presque entièrement à la Providence. N'ayant pas l'intention non plus de recueillir au delà d'une récolte ou deux de son défrichement qu'il abandonne ensuite, il n'opère l'écobuage qu'à demi.

Le premier village qu'on traverse en se rendant aux sources salées est Sougraigne. Puis vient le hameau de Clémentis; et, peu après celui-ci, un plateau que l'on nomme *Salinés*. Celui-ci offre, sur presque toute son étendue, mais particulièrement dans les endroits où la terre est presque noire, ces jolis cristaux de quartz prismatique pyramidé ou pierre d'hyacinthe, que les marchands de curiosités recherchent avec tant d'empressement. Aussi les bergers en font-ils d'amples récoltes pour aller les vendre à Rennes. De cet endroit on aperçoit les sources salées, et l'on y arrive bientôt.

Les sources surgissent dans une sorte de bassin qui ressemble au point de départ du lit d'un torrent, et subissent l'influence des saisons, c'est-à-dire qu'elles sont très-abondantes l'hiver, et quelquefois presque à sec l'été. Ces sources, lorsque nous les visitâmes, n'étaient sujettes à aucun droit, chacun pouvait y venir puiser l'eau nécessaire à son ménage, et le propriétaire de la petite ferme voisine avait même constamment sur le feu deux énormes chaudières qui lui donnaient chaque jour un produit de sel assez notable; mais jadis cette exploitation était aussi soumise à la surveillance des employés de la gabelle, et la maison qu'ils occupaient s'élève encore au bord de la rivière.

A peu de distance des sources est un gisement de jayet qu'on exploitait autrefois et qui est maintenant abandonné, mais dont on pourrait encore tirer un parti avantageux, car les couches y ont de l'étendue et de la puissance.

Un très-beau bois de sapins, que l'on aperçoit des diverses sommités des Corbières, n'est pas non plus très-éloigné de la rivière Salée, et, pour qui ne connaît point cette magnifique végétation qui caractérise particulièrement les contrées du Nord, c'est vraiment chose fort curieuse à voir. Pour nous, charmé de nous retrouver encore en présence d'anciens amis, nous nous empressâmes d'aller vers eux.

A un quart de lieue de la rivière Salée, on trouve une seconde ferme que l'on appelle le *trou del Rey*, dénomination qu'elle doit sans

doute à une sorte d'entonnoir, assez vaste et cultivé, qui est près d'elle, et que l'on regarde aussi comme un ancien cratère. Non loin de ce bassin et en sortant d'un bois de chênes, on aperçoit le rideau noir et imposant des sapins. Près de la lisière du bois est la maison d'un garde, et c'est là que l'homme peut encore mesurer sa taille et son génie en présence de son œuvre; car il faudra que son orgueil s'efface bientôt au pied de ces colossales proportions, de cette symétrie admirable que va lui opposer la nature.

Le bois dont nous parlons offre tout le grandiose, toute la volupté rêveuse de ceux qui font l'ornement des régions septentrionales; mais peut-être a-t-il ici de plus pour lui son délaissement, son encombrement sauvage, qui le font ressembler à ces solitudes ombreuses de la Virginie, ou à ces masses de verdure, presque impénétrables, qui arrêtent le voyageur explorant les contrées équatoriales. Dans le bois de sapins des Corbières, en effet, les noisetiers, des arbustes sans nombre, des ronces, des plantes sarmentées et de hautes fougères, laissent à peine distinguer quelques rares sentiers qu'on y a frayés; et partout l'herbe, la mousse, des débris de branchages, le détritus de tout ce qui meurt dans ce désert. Du sein des diverses tribus végétales s'élançait le sapin, élevant sa tête conquérante jusqu'aux régions où se forment les orages, et dont on ne sait qu'admirer le plus, ou de son tronc si droit, si élégant, ou de la disposition si régulière et en même temps si gracieuse de ses branches. Sur l'écorce rugueuse de sa flèche hardie append l'*Usnea* à la chevelure dotée, et près d'elle s'étalent les foliations blanches des *Sticta* et des *Lecanora* aux têtes brunes et argentées; tandis qu'au pied du géant s'éparpillent des champignons dont les chapeaux, brillamment colorés, tranchent avec la blancheur de leur cassure, et dont l'odeur particulière annonce en quelque sorte la terre encore vierge de la destruction de l'homme. Le bruit que fait toujours entendre au milieu des pins et des sapins a été remarqué des poètes, chanté par Virgile et comparé par eux au bruit des vagues: si la brise est légère, c'est le murmure des flots venant battre mollement la plage; si l'aquilon est déchaîné parmi les branches, c'est le mugissement d'une mer en fureur, ouvant ses abîmes, et portant jusqu'aux cieux son écume menaçante.

Le sapin est l'un des arbres qui parviennent à la taille la plus développée: il y en a qui atteignent jusqu'à 84 mètres de hauteur. Il offre aussi des phénomènes dans son accroissement. Sur le Mont-Pilate, en Suisse, on remarquait naguère un sapin dont la tige avait environ 3 mètres de circonférence jusqu'à une élévation de 5 mètres au-dessus du sol; puis de ce point partaient neuf branches, presque horizontales, de 1 mètre de diamètre, sur 2 à peu près de longueur, et de chacune d'elles s'élançait ensuite une tige droite, de manière que ce sapin ressemblait

à un lustre garni de bougies. Avant le sapin se montre, pour la taille, le pin du Chili, qui s'élève jusqu'à 70 et 80 mètres; et après lui viennent les palmiers, les tulipiers, les cèdres, les chênes, les hêtres et les frênes. On sait aussi quelle est l'utilité du sapin dans l'industrie, et combien il est révérend chez plusieurs peuples modernes. Le Tyrolien obtient de son bois, et au moyen d'un simple couteau, des milliers de figures et d'objets dont il fait un grand commerce; le Suisse qui le rencontre sur une terre étrangère éprouve à sa vue une joie aussi vive que celle que lui cause l'air national appelé le *ranz-des-vaches*; et sur les monts Sudètes, les jeunes filles promènent, le dimanche de la Passion, si le temps est assez doux pour le permettre, une branche de sapin à laquelle sont suspendus des rubans et des coquilles d'œufs: cela se nomme les *Annonces d'été*.

En abandonnant le bois de sapins dont nous venons de parler, on peut revenir à Rennes par le chemin de Bugarach, ce qui permet de passer tout à fait au pied de ce pic, dont l'élévation est de 1216 mètres. De ce pic au village qui porte le même nom, on traverse une contrée inculte, maussade et couverte de débris de roches; mais au milieu de ces débris on peut faire une ample provision de polypiers fossiles, et surtout d'oursins d'une belle conservation.

Une station fort intéressante à faire en sortant de ce désert caillouteux et avant de rentrer à Rennes, est celle de l'*Ermitage*, espèce d'oasis située sur la rive gauche du torrent de Bugarach, peu avant sa jonction avec la rivière Salée. Dès qu'on se trouve en vue de cette remarquable création, on aperçoit surgir un massif assez considérable de peupliers, à travers lesquels se montrent aussi des vignes, des arbres fruitiers, des cyprès et des fleurs. Déjà l'on a appris de son guide que l'ermite, le fondateur de cette gracieuse retraite, est un ancien soldat de l'armée d'Égypte, lequel a apporté, disent les gens du pays, force science et secrets de la patrie des Pharaons.

Arrivés en face de l'*Ermitage*, on traverse le torrent sur quelques pierres vacillantes et on pénètre dans une longue allée dont les arbres se replient en berceau. A gauche on entend l'eau qui murmure en battant la rive; à droite sont des pépinières bien soignées, des vergers, des treilles, des allées de peupliers, puis des rochers verdoyants en perspective. Au bout de l'allée qu'on vient de parcourir se présente un escalier tortueux, rocailleux, pratiqué rigoureusement selon les règles du plus sévère romantisme, et qui conduit à l'habitation du créateur de toutes les choses qui vous entourent. Cette habitation est creusée dans le roc; mais elle est façonnée, unie, crépié à l'extérieur, et figure la façade d'une gentille bastide provençale, avec l'indispensable tonnelle et le parterre en miniature. Une source limpide sort avec un bruissement très-doux, de la roche même qui donne abri au solitaire; et, après avoir traversé un petit canal qui sert à l'arrosage

du parterre, elle va, par d'autres conduits, épancher son onde fécondante dans toutes les parties de l'établissement. Au devant du réduit, non-seulement la vigne ombrage la tonnelle, mais elle rattache ses guirlandes de l'un à l'autre des gros arbres qui servent de colonnade au plateau, et s'élanche encore, pour y mêler ses feuilles et ses grappes, jusque parmi les fougères qui ceignent le dôme de l'Ermitage. Enfin, vis-à-vis la tonnelle, de l'autre côté du torrent, se groupent des rochers couverts d'arbrisseaux, de plantes que la nature y a fait naître, ou de fleurs que l'ermite y a artistement mélangées.

Si nous sommes entré dans ces détails avec un peu de minutie, c'est que non-seulement cet ensemble est gracieux et plairait partout, mais qu'encore il commande, dans cette circonstance, une véritable admiration, quand on se rappelle qu'un seul homme a édifié tout cela, que ses bras, presque débiles, ont osé entreprendre des travaux aussi considérables; que ses cheveux blancs ne l'épouvantèrent jamais sur la brièveté des instants qu'il avait peut-être, devant lui pour obtenir les résultats qu'il poursuivait sans cesse.

L'ermite, celui qui a fait éclore ce nouvel Eden, est un petit vieux homme qui se vante d'avoir, lui aussi, *démoli* plus d'un Mamelouk, et d'avoir fumé bon nombre de pipes à l'ombre de la plus grande des Pyramides. Cet invalide touche une pension fort modique, et, pour l'aider à subsister, la commune de Rennes l'a laissé, depuis longues années, défricher tout ce qu'il a voulu, au milieu des rochers, sur le terrain communal. Il nous énuméra tous les soins qu'il donne à son domaine, et le fit avec un juste orgueil. Il nous apprit aussi que, malgré l'élévation de sa grotte au-dessus du lit du torrent, plusieurs débordements l'avaient obligé de quitter son lit pour aller se réfugier sur la partie la plus haute du rocher, et que l'hiver il était fréquemment visité par les loups, qui, dans la nuit surtout, lui donnaient de bruyants concerts. Eh bien ! en dépit de tous ces inconvénients, cet homme achève paisiblement la durée qui lui est assignée. Il songe au passé sans regrets et regarde l'avenir sans inquiétude; car il est convaincu qu'il s'éteindra quelque soir, sans secousse, ainsi qu'une lampe; qu'aucune maladie ne précédera sa fin et ne l'empêchera d'accomplir le travail de sa dernière journée.

Avant de s'éloigner des Corbières, il est bien d'aller visiter les formations de marbres qui sont dans les environs d'Arques, de Valmigère, de Missègre et autres localités. Pour s'y rendre on suit d'abord le chemin de Limoux, et l'on passe au pied du pic de Blanquefort, lequel, suivant les légendes du pays, appartenait à une certaine *reine Blanche* dont il est beaucoup parlé, sans qu'on sache rien de positif sur son compte : c'est pis que la dame blanche d'Avenel. Cependant s'il faut en croire M. de Labouisse, qui reproduit sans doute cette opinion d'après d'autres autorités, il s'agirait de Blan-

che de Bourbon, épouse de Pierre le Cruel, roi de Castille. Quoi qu'il en soit de cette question, on rapporte des choses merveilleuses sur le château de Blanquefort, et entre autres l'existence d'un trésor qui est gardé dans ses ruines par une légion de lutins. Ce qui est plus positif, c'est qu'il existe dans les flancs de ce mont des restes de galeries d'une mine de cuivre qu'on y exploitait.

Après le village de Peyroles, on traverse un pays montueux, pierreux, dont la monotonie est à peine interrompue, de loin en loin, par quelques arbustes, quelques bouquets d'arbres; cependant après s'être récréé un moment sur ces sites sauvages que l'on rencontre si fréquemment lorsqu'on parcourt les montagnes, on finit bientôt par se familiariser avec eux et par mettre son esprit en harmonie avec ce qui vous entoure. Si l'on n'a point à admirer de fraîches feuillées, des pelouses fleuries, des ruisseaux murmurant sous l'anémone et la primevère, on sourit à ces humbles touffes d'herbes odoriférantes qui s'abritent au milieu de petits tas de pierres, et l'on respire avec plaisir leur parfum. Un vide règne, mais il semble qu'il vous élève à une plus grande hauteur au-dessus du sol. L'air que vous respirez si librement vous sature d'une activité nouvelle; vous éprouvez une émotion singulière qui tient du contentement et de l'orgueil de vous-même; et vous vous approchez avec plus d'aménité d'un pâtre à qui vous trouvez alors une empreinte mieux prononcée de la dignité de votre espèce. Le chien qui vient fièrement à vous vous inspire aussi plus d'intérêt; la brebis qui relève sa tête en broyant le serpolet vous offre une attitude gracieuse que vous ne lui soupçonniez pas; et la chèvre qui frappe du pied à votre aspect est pour vous l'emblème de cette indépendance de l'habitant du désert, qui dit à l'homme civilisé : « Que viens-tu faire ici ? »

Près du hameau de la Frau, on trouve un gisement d'hématite, et tout le terrain environnant est couvert de cristaux de quartz, dont quelques-uns passent à l'améthyste et offrent de charmantes teintes violettes et purpurines qui scintillent au soleil. Entre Valmigère et Bouisse est une mine de manganèse qu'on exploite. De ce point l'on promène ses regards sur une vaste étendue, on suit de l'œil les sinuosités de la rivière d'Arques, et l'on aperçoit le château de ce nom qui appartenait à la maison de Joyeuse. Valmigère, qui se présente après cela sur votre chemin, est une espèce de bourg dont les environs ont des sites assez jolis; et de ce bourg à Missègre, la voie est bordée de buis, de houx et de pruniers sauvages qui sont d'une venue remarquable. On y voit aussi des prés nombreux clôturés par des haies vives comme cela se pratique en Normandie, ce qui fournit aux bestiaux des parcs où ils se trouvent en sûreté; et le torrent qu'on traverse avant d'arriver à Missègre est un véritable musée d'échantillons de marbre, car son lit est formé de fragments de toutes les marbrières de la contrée, lesquelles se

distinguent par les nuances les plus variées qui comprennent le gris et le blanc, le vert et le blanc, le rose, le blanc et le jaune, le jaune et le rose, le blanc et le noir, le blanc pur, et d'autres mélanges intermédiaires. Nous passâmes au delà de trois heures à visiter quelques-unes de ces belles formations calcaires, dont la description serait ici sans intérêt; nous dirons seulement que le marbre est si commun, qu'on l'emploie dans la bâtisse des plus humbles habitations.

Tous les chemins qui traversent ces montagnes ont des bordures de buis qui atteignent même quelquefois à une assez grande élévation, car on les abandonne généralement à leur libre croissance. Comme ces buis ont été mis en terre dans des temps reculés et de main d'homme, il est présumable que quelque cause religieuse ou superstitieuse a présidé à ces plantations.

# ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE  
ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT CEUX

D'ÉCRITURE SAINTES, — DE PHILOGIE SACRÉE, — DE LITURGIE, — DE DROIT CANON, —  
DES HÉRÉSIES, DES SCHISMES, DES LIVRES JANSÉNISTES, DES PROPOSITIONS ET DES LIVRES CONDAMNÉS,  
— DES CONCILES, — DES CÉRÉMONIES ET DES RITES, —  
DE CAS DE CONSCIENCE, — DES ORDRES RELIGIEUX (HOMMES ET FEMMES), — DES DIVERSES RELIGIONS, —  
DE GÉOGRAPHIE SACRÉE ET ECCLÉSIASTIQUE, — DE THÉOLOGIE MORALE, ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE, —  
— DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE, CANONIQUE, LITURGIQUE, DISCIPLINAIRE ET POLÉMIQUE,  
— DE JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE,  
— DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES VICES, — D'HAGIOGRAPHIE, — DES PÈLERINAGES RELIGIEUX, —  
D'ASTRONOMIE, DE PHYSIQUE ET DE MÉTÉOROLOGIE RELIGIEUSES, —  
D'ICONOGRAPHIE CHRÉTIENNE, — DE CRIMIE ET DE MINÉRALOGIE RELIGIEUSES, — DE DIPLOMATIQUE CHRÉTIENNE, —  
DES SCIENCES OCCULTES, — DE GÉOLOGIE ET DE CHRONOLOGIE CHRÉTIENNES.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES ŒUVRES COMPLÈTES SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL., POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE  
SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

52 VOLUMES, PRIX : 812 FRANCS.

## TOME CINQUANTIÈME.

DICTIONNAIRES DE GÉOLOGIE ET DE CHRONOLOGIE

TOME UNIQUE.

PRIX : 8 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,  
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,  
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1849